

LA HENRIADE,

TRAGÉDIE.

LE SIÉGE DE PARIS,

ET LES VERS DE LA HENRIADE DE VOLTAIRE DISTRIBUÉS EN UNE TRAGÉDIE EN CINQ ACTES;

Terminée par le Couronnement de HENRI IV:

Par l'Auteur d'*Eulalie* ou des *Préferences Amoureuses*, Drame en cinq Actes & en prose.



A LA HAYE,

Et se trouve A PARIS, ainsi qu'Eulalie;

Chez { la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût; COUTURIER, Fils, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXX.

LETTRE
DE L'AUTEUR

Aux Beaux-Esprits dont il est parlé dans la Justification de son Eulalie.

MES BRAVES ET FIDELES AMIS,

Après les mortifications que la naissance d'Eulalie m'a causées, vous n'avez pas cru sans doute que je deviendrois encore pere, vous qui aviez conçu une idée adéquate sur l'impuissance que vous m'avez supposée.

Quoi qu'il en soit, j'ai lu le Poëme de la Henriade: le cœur encore tout palpitant des émotions produites par les effets d'une description énergique des bontés de Henri & des cruautés des faux dévots, j'allois le travestir en un Drame; mais je me rappellai que vous n'aimiez pas ce genre d'ouvrage, & aussi-tôt je me disposai à distribuer le tout en une Tragédie.

Cette distribution faite, je vous la montrai: vous me fîtes l'honneur de m'envoyer une réponse par écrit; on n'y trouve point une demi-douzaine de raisons aussi crues que celles contre Eulalie. Voici comme est conçue cette belle réponse:

« La Piece du Siége de Paris, rehaussée des vers de la » Henriade de Voltaire, est un genre nouveau, qui n'au- » roit pas de succès au Théâtre, & seroit plus agréable à la

» lecture qu'à la représentation, qui n'a de charmes que par sa » nouveauté. On invite l'Auteur à s'occuper d'un ouvrage qui soit » tout à lui ».

Rehaussée des vers de la Henriade; ce n'est pas-là seulement une raison, c'est ce qui s'appelle une véritable pointe: heureusement que mon titre me garantit contre toute méchanceté; puisqu'en effet, j'y annonce que je suis seulement l'Auteur de la distribution d'une partie du Poëme en une Tragédie, c'est une preuve que je ne prétends point m'en attribuer la versification; au contraire, on croiroit d'après ce titre que tous les vers de ma Piece sont de Voltaire, & cependant il n'y en a pas mal de moi.

Ce ne sont pas les meilleurs, me dira-t-on: ce ne sont pas les plus mauvais, répondrai-je.

Au surplus, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance, je ne réclame ici que la distribution; je ne réclame même rien, si l'on veut, & mon désintéressement est si grand à cet égard, que je consens paroître pour aussi impuissant que vous, mes braves Amis, touchant la progéniture soit en mâles, soit en femelles; certainement on ne peut pas être plus modeste.

Néanmoins plusieurs de vous m'ont encore parlé en ces termes:

« Votre Siége de Paris doit passer pour une sorte d'enfant de » trente-six peres, puisque de votre aveu vous n'êtes pas l'Auteur » de la plus grande partie des vers; il y a de l'indiscrétion à » présenter au Public, pour être de soi, un enfant dont vous avez » fait tout au plus les oreilles, encore sont-elles aussi longues » que les nôtres; en tout événement, c'est avouer formellement » être de la haute confrérie; car où il y a deux peres, il en est » un nécessairement qui tient du Vulcain ».

Je ne sais pas, moi, réfuter de pareilles conséquences; au moyen dequoi, reprenons notre discussion.

Est un genre nouveau qui n'auroit pas de succès au Théâtre, & seroit plus agréable à la lecture qu'à la représentation, qui n'a de charmes que par sa nouveauté.

Jamais peut-être on n'a vu une contradiction mieux frappée: *genre nouveau qui n'auroit pas de succès; la représentation n'a*

de charmes que par sa nouveauté ; de maniere que vous m'avez fait un crime de donner du nouveau & de ne point en donner.

Si ma Piece annonce du nouveau, tant-mieux. Il y a tant de répétitions & tant de choses battues & rebattues, que c'est une vraie charité de donner de la nouveauté. Quand on s'est avisé de faire des Comédies & des Tragédies en prose, quand, malgré vous, Messieurs les Beaux-Esprits, on s'est avisé de même de donner des Drames, c'étoit aussi un genre nouveau, cependant il n'en a pas moins de succès. Quel est le fat qui osera soutenir que celui des distributions n'en aura point ?

Il seroit à souhaiter qu'on distribuât ainsi différens chef-d'œuvres dont notre scène est privée. Il vaudroit mieux se contenter du titre de distributeur, que de se donner l'air de composer une seconde fois ce qui l'est déja bien ; & pour faire le Siége de Paris, pourroit-on donner aux Héros un langage plus énergique & plus éloquent que celui de la Henriade ? On prétend qu'un enfant du même nom s'est déja cassé le nez sur le Théâtre ; il faut croire que cet enfant-là ne savoit pas parler ; il eut mieux valu qu'il s'énonçât par la langue d'un de ses Maîtres, & sans doute il n'auroit pas tombé.

Quant à la lecture, l'expérience nous fait connoître que ce qui est agréable, l'est bien certainement à la déclamation & à la représentation ; qu'au contraire ce qui est très-agréable à celle-ci, se trouve souvent très-dur à la lecture ; tel est le Siége de Calais.

J'ai trouvé que la Henriade étoit un chef-d'œuvre dont l'expression & la représentation ne pouvoient manquer de réussir si l'on étoit assez heureux que d'en lier tellement les scènes, qu'il n'y eût rien de trop contraire à l'ordre dramatique ; c'étoit le seul endroit par où vous pouviez m'attaquer : vous n'avez rien dit sur cet article, c'est ce qui prouve que vous avez rendu justice à la régularité de mes scènes.

Pour se donner pleine conviction sur le succès que j'espérois, il falloit considérer l'impression que pouvoit faire sur une Nation sensible, la peinture active & vivante, en quelque sorte, de ses malheurs, de ses écarts, & cependant de l'amour naturel du François pour son Roi, si bien exprimé dans ces quatre vers :

» Nous sommes nés en France, & l'esprit de patrie;
» Est d'y chérir le Prince encor plus que la vie :
» Pour défendre son Roi le François est un Dieu;
» Il affronte la mort, & triomphe en tout lieu ».

Distribution, Acte IV.

Dans le premier refus concernant mon Eulalie, on m'avoit fait recommander de ne point travailler au genre dramatique; on m'avoit de plus annoncé que je n'étois point né pour ce genre de gloire; mais j'ai gagné un degré: vous, Messieurs, plus honnêtes pour cette fois, vous m'invitez à donner un ouvrage qui soit tout de moi; l'on peut voir que vous avez plus d'espoir sur mon compte, que d'abord on n'en avoit eu.

Mais toute charmante, toute agréable que soit l'invitation, comment l'accepter? Si je suis harcelé, excédé quoiqu'aidé de Voltaire, ce sera encore bien pire quand je présenterai une Piece qui ne sera que de moi seul. Bien loin donc de me conformer à l'avis, je déclare que je vais m'occuper de distribuer encore quelques nouveaux chef-d'œuvres.

Je suis bien malheureux..... que le plus pur de mon sang soit en Drame ou en Tragédie. Mes enfans, avec vous, ne sont pas plus fortunés sous une forme que sous une autre : vous avez persifflé Eulalie, & vous timpanisez mon Siége de Paris; vous dites que le style sent à pleine gorge le Poëme épique & nullement le dramatique.

Mais il est sensible que vous avez le palais usé; je vous ai demandé quelle partie tenoit du Poëme épique; vous m'avez dit que le tout en avoit l'odeur; j'ai pris cela pour une plaisanterie, & vous ai observé qu'à parler *soit épiquement*, *soit dramatiquement*, on pouvoit toujours prononcer sur le Théâtre, comme tous autres, les vers suivans :

» Servir sous les Bourbons, c'est voler à la gloire, &c.
» Ne point aimer Bourbon, c'est haïr les bienfaits, &c.
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

J'en ai déclamé une centaine d'autres à-peu-près semblables; mais vous êtes entêtés comme des mules, & vous avez fini par toujours répéter que mon enfant parloit d'une maniere épique, de

ſorte que ſi dans l'inſtant il vous eût demandé des bombons, vous aviez tant *l'épique* au cerveau, que vous lui euſſiez donné du chicotin, parce qu'il n'auroit pas fait ſa demande avec le ſtyle dramatique.

Et emportés par ce ridicule préjugé, voilà que vous vous êtes mis tous en colere; vous vouliez envoyer le pere aux Petites-Maiſons & l'enfant à Bicêtre.

C'étoit du ſérieux, on ne doit pas rire; il eſt beſoin d'humanité; c'eſt ici la cauſe du veuf & de l'orphelin: on le demande à toute ame juſte & ſenſible: ne faut-il pas une fureur d'antropophage pour me donner le ſort d'un fol, & à mon enfant celui d'un petit libertin? & ne feroit-ce pas vous au contraire, Meſſieurs les très-Beaux-Eſprits, qui pour une telle barbarie mériteriez d'être fouettés & bien feſſés?

Que ſi l'on envoyoit aux maiſons ci-deſſus tous ceux qui font de mauvais ouvrages, comme tous ceux qui font de mauvaiſes plaiſanteries, n'eſt-il pas certain qu'il faudroit une grande ville, & les plus vaſtes bâtimens pour contenir & lés Auteurs & les Beaux-Eſprits à la mode, le tout ſans vous oublier?

Vous avez encore oſé me dire que le Public reconnoiſſant les membres d'une fille très-reſpectable (*) ainſi épars ſur la ſcène, un bras aux pieds, les pieds à la tête, les yeux derriere le dos, au lieu de pleurer, chacun riroit, ſe préviendroit, & l'Auteur ſe trouveroit berné, parce que tout le monde connoît, ſait & eſt en état de répéter mot pour mot, chant pour chant, les vers de la Henriade.

Sous le coſtume du Poëme épique mon enfant devoit être organiſé bien différemment que ſous celui de Tragédie; le prenant ſous cette derniere forme, que le Public ſe prévienne ou ne ſe prévienne point, l'occurrence eſt indifférente, & en effet, le premier appanage de tout bon juge, c'eſt de ne point ſe prévenir; or ſi le Public ſe fût prévenu, je l'euſſe récuſé pour le mien.

Et puis il ne faut pas conſidérer ſi chacun riroit, mais bien réfléchir ſi chacun devroit rire; car ce ne feroit pas la premiere

(*) La Henriade.

fois que, comme vous, le Public auroit pleuré où il falloit rire, & auroit ri où il devoit pleurer.

Tout le monde connoît aussi & est en état de répéter mot pour mot, scène pour scène, les vers de Zaïre & de tant d'autres Pieces, cependant on n'en a pas moins de plaisir à la représentation. En mon particulier, je ne suis jamais si flatté que quand je vois exécuter un beau morceau quelconque dont je sais par cœur l'expression littérale, je deviens plus en état de goûter l'effet du jeu, & d'apprécier les talens de l'Acteur, il feroit même nécessaire qu'on sût ainsi les plus beaux vers des meilleures Tragédies.

Vos raisons ne peuvent donc passer que pour de vraies chicanes; l'on doit en revenir à la régularité, à l'intéressant de ma Piece, & chasser toute espece de préjugé; si d'ailleurs j'ai déplacé quelques faits, il faut se prêter à l'illusion, & se ressouvenir qu'une Tragédie n'est pas plus une Histoire qu'un Poëme épique.

Il y a beaucoup de spectacle dans cette Piece, les assemblées des Etats, du Peuple, du Parlement, le couronnement de Henri, les récits, les fureurs de la femme; tout cela y répand un intérêt qui doit garantir d'un grand succès. A la vérité, je regarde les nouvelles Pieces comme de nouveaux meubles de boiserie. Oui, Messieurs, riez tant qu'il vous plaira. Qu'un Artiste m'apporte un secrétaire neuf, il faut qu'il opere son effet; je suis long-tems à ne faire qu'entendre des *cric-crac* désagréables; je maudis le secrétaire & l'ouvrier: la boiserie a-t-elle produit cet effet, je deviens tranquille; je donne à l'ouvrage le prix qu'il faut. Tel est le sort des nouvelles Pieces; l'expérience fait connoître que l'on s'est d'abord révolté contre celles les plus en vogue maintenant, entr'autres celle ci-dessus (Zaïre); & pourquoi? Parce qu'il falloit s'accoutumer au caractere des personnages, au plan & au genre de la Piece, tout cela n'avoit point opéré un effet; mais quand l'esprit de l'ouvrage est bien reconnu; quand, en un mot, la boiserie a produit son effet, la cabale cesse; c'est aussi l'occurrence où se trouve en partie mon Siége de Paris. Les vers ont déja produit leur effet; il n'y a plus que le reste de la boiserie, qui est la distribution, & c'est de la patience qu'il faut avoir; du reste, il faut joindre à toutes ces considérations celle du vœu de la Nation, qui comme on l'a déja remarqué, est à juste titre ardente & zélée sur un sujet si heureusement traité, &

que je n'ai fait que préparer pour en mieux sentir encore le pathétique, étant mis en action sur le Théâtre.

Au surplus, c'est bien à vous, Messieurs, qu'il appartient de dire que le genre nouveau en question n'auroit pas de succès, lorsque votre Troupe dit tous les jours qu'un genre ancien ou nouveau quelconque en aura, & que cependant le Public, qui dit souvent encore plus mal, prononce néanmoins tout le contraire.

Toujours prévenus suivant votre noble coutume, vous vous êtes écriés à chaque vers que vous soupçonniez être de moi: « *Cela n'est point dans la Henriade: donc c'est mauvais;* » vous avez dit de plus que la scène de la femme avec son enfant étoit trop affreuse, trop tragique; je vous ai répondu que si vous persistiez à me chicaner ainsi, je ferois mettre à la broche (*) sur le Théâtre même un bel & bon cœur encore fumant, lequel bien & dûement rôti, je ferois manger incontinent parcelle par parcelle, qu'ensuite, pour étancher la soif, je présenterois du (**) sang tout chaud, tout bouillant, tout sortant de la veine.

Enfin, ne cherchant qu'à chagriner & vexer le meilleur des peres, vous qui habitez la Capitale, faits conséquemment pour être galans & polis avec le beau sexe, vous l'avez été assez peu auprès de ma fille Eulalie, pour lui dire en face qu'elle étoit une bavarde (***), comme si le foible des jolies femmes n'étoit pas quelquefois de trop jaser.

Vous avez soutenu, en un mot, que mes enfans sont de méchans garnemens; cependant malgré toutes vos calomnies & mauvaises plaisanteries, recevez mes tendres adieux, & croyez que je n'en suis pas moins,

MES BRAVES ET FIDELES AMIS,

Votre, &c.......

(*) Gabrielle de Vergy.

(**) Atrée & Thyeste.

(***) Voyez l'un des Mercures de 1778, l'Almanach des Muses de la même année, & autres, &c.....

PERSONNAGES.

HENRI IV.

LE DUC DE MAYENNE.

LE DUC DE SULLY.

TURENNE.

LE PARLEMENT.

LE PRÉSIDENT POTHIER.

LE PRÉSIDENT DE THOU.

UN OFFICIER.

Plusieurs BOURGEOIS.

UNE FEMME.

UN ENFANT.

BUSSY.

DES SOLDATS.

La Populace. Suite.

La Scene est sur une place formant comme un quartier de réserve contigu au Camp du Roi & aux Remparts de Paris.



LA HENRIADE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

Les Etats sont assemblés pour délibérer sur l'Election d'un Roi d'une autre Race.

SCENE PREMIERE.

LES ÉTATS.

LE PRÉSIDENT POTHIER.

O Vous, Concitoyens, dont le zele & les droits
Sont d'affermir le Trône en défendant nos loix,
Se peut-il qu'en ces tems, Mayenne au rang suprême,
Espere de vos mains tenir le Diadême ?
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,
Et je le choisirois, si je pouvois choisir ;
Mais nous avons nos loix, & ce Héros insigne,
S'il prétend à l'Empire, en est dès-lors indigne.

SCENE II.

Les précédens, MAYENNE *entre avec l'appareil d'un Souverain.*

POTHIER *le voit entrer sans s'émouvoir, & il continue son discours d'un ton plein d'assurance.*

Oui, Prince, en cet instant, j'ose ici contre vous
Vous adresser ma voix pour la France & pour nous :
En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître,
La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur Trône, & non pour l'usurper.
Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre :
Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre ;
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé ;
Changez avec l'Etat que le Ciel a changé.
Périsse avec Valois votre juste colere,
Bourbon n'a point versé le sang de votre frere :
Le Ciel, ce juste Ciel qui vous chérit tous deux,
Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure & la clameur publique,
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique,
Je vois d'un zele faux nos Prêtres emportés,
Qui le fer à la main...... Malheureux, arrêtez.
Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage,
Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?
Le fils de saint Louis, parjure à ses sermens,
Vient-il de nos autels briser les fondemens ?
Au pied de ces autels, il demande à s'instruire,
Il aime, il suit les loix dont vous bravez l'empire ;
Il fait dans toute secte honorer les vertus,
Respecter votre culte & même vos abus ;
Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
Le soin que vous prenez de condamner les hommes ;
Comme un Roi, comme un pere il vient vous gouverner,
Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner :

Tout eſt libre avec lui, lui ſeul ne peut-il l'être ?
Quel droit vous a rendus juges de votre Maître ?
Infideles Paſteurs, indignes Citoyens,
Que vous reſſemblez mal à ces premiers Chrétiens,
Qui bravant tous ces Dieux de métal & de plâtre,
Marchoient ſans murmurer ſous un maître idolâtre,
Expiroient ſans ſe plaindre, & ſur les échaffauds,
Sanglans, percés de coups, béniſſoient leurs bourreaux.
Eux ſeuls étoient Chrétiens, je n'en connois point d'autres.
Ils mouroient pour leurs Rois, vous maſſacrez les vôtres :

SCENE III.

Les précédens, pluſieurs OFFICIERS & SOLDATS.

L'un d'eux :

Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.

SCENE IV.

L'Aſſemblée ſe diſperſe.

POTHIER *ſeul.*

Quels formidables cris, & que de bruits confus !
Les nuages épais que forme la pouſſiere,
Du ſoleil ſur nos murs dérobent la lumiere ;
Des tambours, des clairons, le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit nous eſt l'avant-coureur......

SCENE V.

POTHIER, UN BOURGEOIS.

LE BOURGEOIS.

De l'illuſtre Henri c'eſt la puiſſante armée,
Qui laſſe de repos & de ſang affamée,
Se fait entendre au loin par de ſiniſtres cris;
Elle eſt ſous les remparts & menace Paris.
On inſulte déja l'ennemi qui s'avance,
Tout eſt prêt pour l'attaque & tout pour la défenſe;
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages,
S'écroulent ſous les toits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus & renverſés,
Et loin d'eux ſur les murs leurs membres diſperſés:
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

POTHIER.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançoient leurs trépas;
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſoit à leur rage;
De leurs cruels enfans, l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.......
Mais que veut ce Bourgeois.... Il vient ſans doute apprendre...:

SCENE

SCENE VI.

Les précédens, UN AUTRE BOURGEOIS.

POTHIER.

Nos trop foibles remparts sont-ils réduits en cendre?

LE DERNIER BOURGEOIS.

Henri de son armée étoit, dit-on, absent;
On combattoit sans lui; sensible & trop ardent,
Enchaîné par l'amour dans les bras de d'Estrée,
Il succomboit aux traits de son ame enivrée:
Ces momens trop heureux perdus dans la mollesse,
Faisoient aux assiégés oublier leur foiblesse;
A de nouveaux exploits Mayenne s'est préparé;
Par un espoir flatteur le peuple est rassuré;
Cet espoir nous trompoit: Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever sa conquête:
Les Ligueurs cependant d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étoient tous rassemblés;
Là, d'Aumale ennemi de tout conseil timide,
Leur tenoit fiérement ce langage intrépide:
« Nous n'avons point encore appris à nous cacher,
» L'ennemi vient à nous, c'est-là qu'il faut marcher ».
Il se tut; à ces mots les Ligueurs en silence,
Sembloient de son audace accuser l'impudence;
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus,
Il lut en frémissant leur crainte & leur refus.
« Eh bien! poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
» Français, à cet affront, je ne veux point survivre;
» Vous craignez les dangers, seul je m'y vais offrir,
» Et vous apprendre à vaincre ou du moins à mourir ».
De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte,
Du peuple qui l'entoure, il éloigne l'escorte:
Il s'avance; un Héraut, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas,
Et crie à haute voix: quiconque aime la gloire,

Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend, ennemis, paroissez.
Tous les chefs à ces mots d'un beau zele poussés,
Vouloient contre d'Aumale essayer leur courage;
Tous briguoient près du Roi cet illustre avantage;
Tous avoient mérité ce prix de la valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.

POTHIER.

Grand Dieu! qu'à ce combat renaisse ta clémence,
Qu'il puisse terminer les malheurs de la France!
Hélas! tu sais ses maux; ce n'étoit point assez
Qu'une guerre cruelle à nos cœurs oppressés
Apportât le carnage, il falloit la famine;
Cet indigne fléau de la fureur divine,
Nous prive en un seul jour de nos plus grands guerriers.
En vain de notre Roi vous bravez les lauriers,
Amis, si vous voulez voir la fin de vos peines,
Songez que de Bourbon il faut prendre les chaînes;
Et puisque c'est pour lui que Turenne combat,
Henri va triompher, d'Aumale en vain se bat.
Allons nous réunir au char de sa victoire;
Servir sous les Bourbons, c'est voler à la gloire.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

POTHIER, UN BOURGEOIS.

POTHIER.

Vous qui fûtes témoin de ce combat fameux,
Apprenez-moi quel sort.......

LE BOURGEOIS.

Rien n'étoit plus affreux;
Je vous l'ai dit, Seigneur, il s'éleve un nuage,
Qui sembloit apporter le tonnerre & l'orage.
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers.
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs,
Aux remparts de la Ville, ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale, au combat ils s'apprêtent;
Paris, le Roi, l'armée, & l'enfer & les cieux,
Sur ce combat illustre avoient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrant dans la carriere;
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barriere;
La trompette sonnée, ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés & parés à l'instant;
Tantôt avec fureur, l'un d'eux se précipite,
L'autre d'un pas léger se détourne & l'évite;

Tantôt plus rapprochés, ils semblent se saisir,
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre,
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voyoit à tous momens leur chûte & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux,
Turenne est plus adroit & moins impétueux;
Maître de tous ses sens, animé sans colere,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur,
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne qui l'observe, apperçoit sa foiblesse,
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse,
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc;
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang;
Il tombe, & de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
« De la Ligue à jamais le trône est renversé,
» Tu l'emportes, Bourbon, notre regne est passé ».
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encore Turenne, & le menace en vain,
Sa redoutable épée échappe de sa main:
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche,
L'horreur d'être vaincu, rend son air plus farouche;
Il se leve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en soupirant.

POTHIER.

Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine,
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

SCENE II.

Les précédens, UN AUTRE BOURGEOIS.

LE DERNIER BOURGEOIS.

Nos maux ſont à leur comble ; & s'il faut que Paris
Soutienne un jour le ſiége, & brave encor l'armée,
Cette Ville périt d'alimens affamée.
Les eaux ne portent plus dans ce vaſte ſéjour
Le tribut bienfaiſant des moiſſons d'alentour.
On rencontre en tous lieux la faim pâle & cruelle
Montrant déja la mort qui chemine après elle.
Et par-tout on entend des hurlemens affreux.
Ce ſuperbe Paris eſt plein de malheureux,
De qui la main tremblante & la voix affoiblie
Demandent vainement le ſoutien de leur vie ;
Le vieillard dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau qui périt ſans ſecours :
Ici meurt dans la rage une famille entiere ;
Plus loin des malheureux couchés ſur la pouſſiere,
Se diſputent encore à leurs derniers momens
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces ſpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture ;
Des morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſeres !
On les voit ſe nourrir des cendres de leurs peres :
Ces déteſtables mets avancent leur trépas,
Et ce repas pour eux eſt le dernier repas.

POTHIER.

Nos Prêtres cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miſeres publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivent dans l'abondance à l'ombre des autels ;
D'autres nouveaux tyrans les avides cohortes,
Aſſiégent les maiſons, en enfonçant les portes,

Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir d'une main adultere
Une fille éplorée à sa tremblante mere ;
De la cruelle faim, le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
Forme l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourmens, de supplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'invente leur fureur.
Mais pourquoi retracer ces images horribles ?
J'ai vu de ces malheurs tous les ressorts terribles.
O cruel fanatisme ! ô fureur des Démons !
Poursuivras-tu toujours le plus grand des Bourbons ?
Allons aux malheureux, mourans par la famine,
Donner des prompts secours, & qu'enfin on termine ;
De nos concitoyens l'aveugle passion,
Aux plus affreux malheurs réduit la nation.

SCENE III.

UNE FEMME, son ENFANT & plusieurs SOLDATS qui la poursuivent.

On entend des cris affreux de cette femme & de l'enfant, il semble qu'on leur arrache la vie.

LA FEMME.

Monstres....arrêtez.... Ciel.... leur rage abominable
Me livre au désespoir par un trait exécrable.
Connoissez ma fureur...... que vos cœurs inhumains,
Me rendent l'aliment arraché de mes mains,
Ou plutôt si mes jours ont dequoi vous déplaire,
Tigres ! voilà mon flanc, qu'une arme sanguinaire
Perce d'un même coup & la mere & le fils.
Mais ils ont disparus..... ils sont sourds à mes cris....
Des biens que m'a ravi la fortune cruelle,
Un seul enfant me reste, il va périr comme elle :
Mais quoi !.... cette fureur..... pourquoi ce coutelas
Tournoit vers toi, mon fils, qui me tendois les bras ?

Ton enfance, ta voix.....ta misere & tes charmes,
A ta mere en fureur arrachent mille larmes.
Je détache de toi mon visage effrayé,
Plein d'amour, de regrets, de rage, de pitié:
Mais ciel! quels maux cuisans...... Grands Dieux! quelle
foiblesse;
Et pourtant quels transports....ô terreur! ô détresse.....
Déteſtable hymenée, & toi, fécondité.......
Cher & malheureux fils que mes flancs ont porté,
C'en est fait, c'est en vain que tu reçus la vie,
Les tyrans ou la faim l'auroient bientôt ravie:
Et pourquoi vivrois-tu? pour aller dans Paris
Errant & malheureux pleurer sur ses débris.
Meurs avant de sentir mes maux & ta misere;
Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mere;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau.

SCENE IV.

Elle lui plonge le coutelas dans le corps, & paroît vouloir le séparer en deux comme pour le dévorer; les Soldats attirés de nouveau par la faim, reviennent, & l'un d'eux, en se reculant d'horreur, dit à l'arriere-scène:

PRÈS d'un corps tout sanglant, quel objet se présente?
Une femme égarée, & de sang dégoûtante......

SCENE V.

LA FEMME.

OUI, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains;
Ah! puissions-nous tous deux vous servir de pâture!
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?

Quelle horreur à mes yeux sembloit vous glacer tous ?
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.

Elle fait un mouvement pour se tuer; elle paroît succomber de foiblesse, & laisse tomber le poignard de ses mains; après une pause, elle dit:

Mais ils m'ont laissé seule.... ô sinistre silence....
Dieux! que viens-je d'entendre...... un monstre qui s'avance....
Que vois-je.... c'est un tigre..... il dévore un enfant.
O ciel..... oui, c'est mon fils..... lâches, en cet instant
Vous avez pris la fuite..... Il écrase sa tête.....
O mon cher fils.... Ma mere..... Il me répond.....
Elle se précipite pour le saisir, & dit: arrête.....
Mais c'en est trop souffrir..... il faut qu'à ma fureur.....
Ma foiblesse redouble ainsi que ma frayeur.....
Monstre, viens déchirer les membres de sa mere;
Elle ne peut plus vivre, abhorrant sa misere:
Cruels, secourez-le..... son sang jaillit sur moi.....
Où fuirai-je, grands Dieux? ..... De qui suivre la foi?....
Hélas! peut-on souffrir un si cruel supplice?....
Mon sang se glaçe! ô Ciel! j'implore ta justice,
Délivre, arrache-moi d'aussi cruels tourmens,
Jamais on ne subit de plus grands châtimens......
Mais ce poignard me reste, & pourtant ma furie
Trouve dequoi trancher ma détestable vie. *Elle se tue.*

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HENRI IV & le DUC DE SULLY, vêtus en guerriers.

LE DUC DE SULLY.

OUI, Sire, elle avoit vu par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arracher de ses mains.

HENRI.

O Ciel! Brave Sully, faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette affreuse histoire!
Je ne peux plus tenir à de telles horreurs.
Infideles sujets ..... Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'ose,
Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause;
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le sais, je tendois les bras à ces mutins;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes,
Que Mayenne à son gré, s'immole ces victimes,
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la nécessité, l'excuse des tyrans;
De mes sujets séduits, qu'il comble la misere,
Il en est l'ennemi, j'en dois être le pere:
Je le suis; c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans:
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussé-je en le sauvant perdre mon Diadême,
Qu'il vive, je le veux; il n'importe à quel prix:
Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis;
Et si trop de pitié me coûte mon Empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire:

« Henri, de ses sujets ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de regner sur eux ».
Allez, mon cher Mornay, je veux que mon armée
Approche sans éclat de la Ville affamée ;
Qu'on porte aux Citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.

SCENE II.

HENRI *seul.*

Des assiégés tremblans, dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus j'allais briser les portes ;
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant :
Ici, la fille en pleurs lui redemande un pere ;
Là, le frere effrayé pleure au tombeau d'un frere :
Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir.
Ce grand corps allarmé ne peut se réunir.

SCENE III.

HENRI, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

On s'assemble, on consulte, on veut fuir, ou se rendre ;
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre,
Tant le foible vulgaire avec légéreté
Fait succéder la peur à la témérité :
Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue,
Cent desseins partagent son ame irrésolue ;
Mais malgré lui déja les partis, les cabales,
Font retentir les murs de leurs voix infernales ;
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux ;
L'un, en faveur de Rome esclave ambitieux,

S'adresse au Légat seul, & devant lui déclare,
Qu'il est tems que les Lys rampent sous la Thiarre:
Qu'on érige à Paris ce sanglant Tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels & qui les déshonore,
Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré,
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables
Où la terre adoroit des Dieux impitoyables,
Que les Prêtres menteurs encor plus qu'inhumains,
Se vantoient d'appaiser par le sang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait veut vendre sa patrie;
Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Place déja Mayenne au trône de nos Rois.

HENRI.

Ce rang manquoit encor à sa vaste puissance...
Sans doute de ses vœux l'orgueilleuse espérance
En secret dévora dans le fond de son cœur
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur......
Vous voyez à quel point le destin m'humilie,
L'injure est à son comble, & la Ligue ennemie
Levant contre son Prince un front séditieux,
Arme pour la révolte & l'enfer & les cieux.....

L'OFFICIER.

Sire, voici Turenne, il va peut-être apprendre
Des faits dignes enfin du pere le plus tendre.

SCENE IV.

Les précédens, TURENNE.

TURENNE.

J'AI vu sur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides & tremblans;
Quel est de ces mourants l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même;

Sont-ce là, dirent-ils, ces monſtres ſi cruels?
Eſt-ce là ce tyran ſi terrible aux mortels?
Cet ennemi de Dieu qu'on peint ſi plein de rage,
Hélas! du Dieu vivant c'eſt la brillante image,
C'eſt un Roi bienfaiſant, le modele des Rois;
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix;
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe:
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance!
Trop dignes du trépas dont il nous a ſauvés,
Conſacrons-lui ces jours qu'il nous a conſervés.

HENRI.

De leurs cœurs attendris tel eſt le vrai langage;
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,
Dont la foible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelquefois s'éleve, & retombe toujours?

TURENNE.

Ces Prêtres dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui conſumoient la France,
Se montrerent en pompe à ce peuple abattu:
« Hé, quoi! leur diſoient-ils, ô Chrétiens ſans vertu,
» A quel indigne appât vous laiſſez-vous ſéduire,
» Ne connoiſſez-vous plus les palmes du martyre:
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne,
» Chrétiens, n'attendons point qu'un tyran nous pardonne.
» Dans ſa coupable ſecte il veut nous réunir,
» De ſes propres bienfaits ſongeons à le punir;
» Sauvons nos Temples ſaints de ſon culte hérétique ».

HENRI.

Ce ſont donc leurs diſcours, & leur voix fanatique,
Maitreſſe d'un vil peuple & redoutable aux Rois,
De mes plus grands bienfaits a fait taire la voix.
Sans doute quelques-uns reprenant leur furie,
En ſecret s'accuſent de me devoir la vie.
Eh bien! peuple infidele, & puiſque mes bontés
Ne peuvent de tes chefs calmer les cruautés,
Il faut céder enfin..... Oui, je renonce au trône.....
Aux plus affreux chagrins mon ame s'abandonne.....

SCENE V.

TURENNE *seul.*

O Dieu de l'univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples & les Rois,
Vois le peuple Français à son Prince rebele;
S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidele.
Aveuglé par son zele il te désobéit,
Et pense te venger alors qu'il te trahit;
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur & l'amour de la terre.
Avec tant de vertus n'as-tu formé son cœur,
Que pour l'abandonner aux pieges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage?
Ah! si du Grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître,
Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un Maître.
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets;
Rends les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets:
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DEUX BOURGEOIS.

LE PREMIER.

Oui, plus j'y pense, ami, plus je vois que nos maux
S'accroissent par degré sur des troubles nouveaux ;
Réfléchissant enfin sur ces tems de misere,
On ne voit que sujets pour animer la guerre :
La Discorde a choisi seize séditieux
Signalés par le crime entre les factieux ;
Ministres insolens de leur Reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle ;
L'Orgueil, la Trahison, la Fureur, le Trépas
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas ;
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse,
Et jusques sous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés,
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.

LE SECOND BOURGEOIS.

Dans ces jours de tumulte & de sédition,
Thémis résiste seule à la contagion.
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien ne peut dans ses mains détourner la balance,
Son saint Temple est sans tache, & sa simple équité,
Auprès d'elle, en fuyant cherche sa sûreté.
Il paroît dans ce Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de son Prince est l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple & lui ;

Dans l'équité des Rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France.
Le seul bien de l'Etat fait son ambition,
Il hait la tyrannie & la rebellion:
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage;
Et pour nos libertés toujours prêt à s'armer,
Connoît Rome, l'honore, & la sait réprimer;
Cet illustre Sénat en ces lieux va paroître,
Pour opiner en paix sur le choix de son maître.
Il me semble le voir..... il nous faut retirer.....

LE PREMIER BOURGEOIS.

Sur nos malheurs communs on l'entend murmurer.

SCENE II.

LE PARLEMENT, UN TROISIÉME BOURGEOIS.

LE BOURGEOIS.

Des tyrans de la Ligue une affreuse cohorte
Du Temple de Thémis environne la porte.
Bussy qui les conduit en vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Paroît vouloir parler à l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est reglée.
Sans doute il va venir, ces sinistres clameurs
Nous annoncent assez de nouvelles noirceurs.
Voici ce scélérat qui s'avance en furie,
Auprès de lui tout tremble & frémit pour sa vie.

SCENE III.

Les précédens, BUSSY *à la tête d'une populace armée.*

BUSSY, *au Parlement.*

MERCENAIRES appuis d'un dédale de Loix,
Plébéïens qui pensez être tuteurs des Rois,
Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales,
Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales;
Timides dans la guerre & tyrans dans la paix,
Obéissez au peuple, écoutez ses decrets.
Il fut des Citoyens avant qu'il fût des Maîtres;
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres;
Ce peuple fut long-tems par vous-mêmes abusé,
Il s'est lassé du sceptre, & le sceptre est brisé:
Effacez ces grands noms qui vous gênoient sans doute,
Ces mots *de plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute:
Jugez au nom du peuple, & tenez au Sénat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.....
En vain vous affectez le plus profond silence......

POTHIER, *aux siens.*

Je me présente à eux, & demande des fers
Du front dont je pourrai condamner ces pervers.

DE THOU.

Voyez auprès de vous les Chefs de la Justice,
Brûlant de partager l'honneur de ce supplice;
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.

BUSSY.

Peuple, veillez sur eux, & nous, avec Mayenne,
Consultons le parti qu'il faudra que l'on prenne:
Si l'on suit mon avis, lâches, bientôt la mort
De vos jours que je hais, va terminer le sort.

SCENE

SCENE IV.

LE PARLEMENT.

POTHIER.

A PEINE je reviens de cet insigne outrage ;
Ce qu'un supplice affreux pourroit donner de rage,
N'est rien auprès des traits d'un si térrible affront,
Le seul crime sans doute avilit & confond ;
Mais être dans les fers d'un tyran qu'on méprise ;
Souffrir ces attentats que Mayenne autorise :
Non, non, je le redis, il n'est point de tourmens
Comparables à l'horreur de ces affreux momens.....

Après une pause ;

Mais plus l'affront est grand & plus notre courage
Doit braver le forfait de ce sanglant outrage :
Quel que soit notre sort, illustres Sénateurs,
C'est pour notre vrai Roi que s'unissent nos cœurs ;
Nous défendons son sceptre, & la persévérance
Peut faire naître encor le bonheur de la France :
Méprisons les tyrans & Mayenne & Bussy,
Plutôt périr mil fois que leur céder ici.
Bourbon est notre Roi, lui seul a droit de l'être ;
Nous ne redoutons rien sous un aussi grand Maître.
Que la foudre en éclat nous écrase aujourd'hui,
S'il faut que notre choix soit pour autre que lui !
Nous sommes nés en France, & l'esprit de patrie
Est d'y chérir le Prince encor plus que la vie ;
Pour défendre son Roi le François est un Dieu ;
Il affronte la mort & triomphe en tout lieu......
On s'avance vers nous..... ha ! qu'allons-nous entendre.....
Aux revers les plus grands, nous devons nous attendre.

SCENE V.

Les précédens, UN BOURGEOIS.

POTHIER.

EH bien, en quel état?....

LE BOURGEOIS.

On ne peut concevoir
Rien qui soit plus affreux & plus horrible à voir;
Jamais on ne pourroit exprimer les ravages
Dont ce sinistre jour étale les images:
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans sous leurs toîts écrasés,
Des fureurs des humains, c'est ce qu'on doit attendre;
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-mêmes encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquent le Seigneur en égorgeant leurs freres;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osent offrir à Dieu cet exécrable encens;
On leur représente le culte de leurs peres,
Les derniers attentats des sectes étrangeres;
On leur dépeint Henri l'ennemi de leur Dieu:
« Il porte, leur dit-on, ses erreurs en tout lieu,
» De sa secte il suivra les dangereux exemples,
» sur vos Temples détruits, il va fonder ses Temples;
» Vous verrez dans Paris ses Prêtres criminels ».
Tout le peuple à ces mots tremble pour ses autels.

POTHIER.

Sans décider encore entre Genève & Rome,
De quelque nom divin que leur parti les nomme,

Rome dut étouffer nos malheurs & nos maux ;
Mais Rome de la guerre allume les flambeaux ;
Celui qui des Chrétiens se dit encor le pere,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire ;
Des deux bouts de l'Europe à nos regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris ;
Mais on entend du bruit..... la populace armée,
Approche de ces lieux d'une marche pressée.

SCENE VI.

Les précédens, UN AUTRE BOURGEOIS.

LE BOURGEOIS.

Oui, c'en est fait, hélas! on remplit votre sort,
Et par un crime affreux, on vous mene à la mort.
O Dieux! publiez-nous ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros qu'opprime la licence,
Le vertueux Pothier, Mollé, Scarron, Bayeul,
De Thou, cet homme juste, & vous, jeune Longueil,
Vous en qui pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu dévancent les années ;
Tout le Sénat enfin par Bussy condamné,
A travers un vil peuple, en triomphe enchaîné,
Sera conduit bientôt au fort de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence ;
Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat,
Il n'est plus de Sorbonne, il n'est plus de Sénat.....

LE PREMIER BOURGEOIS.

Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
Ce sont des Magistrats que la main d'un bourreau
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau.

LE SECOND BOURGEOIS.

Les vertus dans Paris ont le destin des crimes ;
Illustres Sénateurs, honorables victimes,

Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas,
Hommes trop généreux, vous n'en rougissez pas.
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.
Vous voyez vos tyrans, je dévançois leurs pas.....

POTHIER.

Il faut les prévenir..... qu'on nous mene au trépas.....
Gardes, conduisez-nous vers la troupe infidelle.

DE THOU.

Marchons sans murmurer, la gloire nous appelle.

SCENE VII.

LE DERNIER BOURGEOIS *seul.*

Mais cependant Mayenne au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins;
D'un air fier & tremblant sa cruauté tranquille,
Contemple les effets de la guerre civile;
Dans ces murs tous sanglans des peuples malheureux,
Unis contre leur Prince & divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte en dedans, le péril au dehors,
Et par-tout le débris, le carnage & les morts.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Tonnerre, les Eclairs, DEUX BOURGEOIS.

LE PREMIER.

AU milieu des éclairs, dans un affreux orage,
Du drapeau de la France, on vient de voir l'image;
La vertu de Henri pénetre enfin les cieux,
Et le jour de la paix reparoît à nos yeux:
Louis qui du plus haut de la voute divine,
Veille sur les Bourbons dont il est l'origine,
A vu qu'enfin les tems alloient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopteroit son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes,
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes.
Le Grand Henri convient que la Religion
Est au-dessus de l'homme & confond la raison:
Il reconnoît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une & par-tout étendue;
Le Christ s'est fait voir à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces Mysteres saints dont son esprit s'étonne.
Louis dans ce moment qui combloit ses souhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Est descendu des cieux vers le Héros qu'il aime,
Aux remparts de Paris il l'a conduit lui-même;
Les remparts ébranlés sont ouverts à sa voix;
Il entre au nom du Dieu qui fait regner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, en mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes.
Les Prêtres sont muets, les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnoît son vrai Roi, son vainqueur & son pere.

LE SECOND BOURGEOIS.

Par des coups effrayans souvent un Dieu jaloux,
A sur les Nations étendu son courroux;
Mais toujours pour le juste il eut des yeux propices,
Il le soutient lui-même au bord des précipices.....
Tous ces chants & ces cris, les tambours, les clairons,

On entend dans le lointain une musique guerriere.

Nous annoncent déja la fin des factions.

LE PREMIER.

Vous allez voir Bourbon, c'est ici que la France
Va pour ce Roi chéri jurer l'obéissance:
On célebre sa gloire, & par-tout les concerts
Font place aux cris affreux dont on frappoit les airs.....

SCENE II.

HENRI *précédé & environné d'une grande suite, paroît avec pompe. Pendant son entrée les Musiciens qui sont dans les coulisses de l'arriere-scene, exécutent sans se montrer, l'air le plus agréable, & finissent aussi-tôt que Henri est parvenu sur la scene.*

HENRI, *avec ravissement.*

MOMENS délicieux.... pour un Roi.... pour un pere....
Mes vœux sont satisfaits..... je termine la guerre.....
Citoyens malheureux! pourquoi de ma bonté
Acceptez-vous si tard le généreux traité?....
Ne voulant que m'instruire, & me cherchant moi-même,
J'ai souvent déposé l'orgueil du Diadême,
Lorsque, doutant encor, je demandois aux cieux
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller mes yeux.
De tous tems, ai-je dit, la vérité sacrée,
Chez les foibles humains fut d'erreurs entourée;
Faut-il que de Dieu seul, attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui?

Hélas! un Dieu si bon qui de l'homme est le maître
En eût été servi, s'il avoit voulu l'être.....
J'ai proscrit avec foi mes dogmes séducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.
Ces tems de mes Etats finissent les miseres,
Et je leve les yeux vers le Dieu de mes peres;
Je connois qu'un cœur droit peut espérer en lui,
Qui veut lui ressembler est sûr de son appui :
Chaque mot qu'on m'a dit étoit un trait de flamme,
Qui dut me pénétrer jusqu'au fond de mon ame:
Je me crus transporté dans ces tems bienheureux
Où le Dieu des humains conversoit avec eux,
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois, & rendoit des oracles......

SCENE III.

Les précédens, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

MAYENNE ici conduit par un vrai repentir,
Ose briguer l'honneur de vous entretenir.

HENRI.

Qu'il paroisse sans crainte, une telle journée
A pardonner sur-tout est par moi destinée :
Je fais grace à chacun; que tous mes ennemis,
Chargés de mes bienfaits, soient mes plus grands amis.

SCENE IV ET DERNIERE.

Les précédens, MAYENNE.

MAYENNE.

VOUS voyez à vos pieds.....

HENRI.

Relevez-vous, Mayenne,
Et que de mon bon cœur toujours il vous souvienne;

Epargnons-nous, ami, des discours superflus;
Ne songeons pas aux maux qui déja ne sont plus......
Viens, embrasse ton Roi, sois-lui toujours fidele,
Il ne veut point d'excuse, il ne veut que ton zele.

MAYENNE.

Quelle clémence!.... ô Dieu! rien ne peut exprimer
Les transports qu'en mon ame elle vient de former....;
Cette ame est toute à vous..... justement désarmée,
Elle adopte son maître..... elle s'en voit aimée;
Qui pourroit à présent venir troubler la paix?
Ne point aimer Bourbon, c'est haïr les bienfaits.
Parlant de cette paix que le ciel favorise,
Sur un aussi beau jour il faudra que l'on dise:
« On vit rentrer la guerre en l'éternelle nuit,
» A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit,
» Et soumettant enfin son cœur & les Provinces,
» Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes ».

On entend un coup de tonnerre, à travers les éclairs, on voit descendre un nuage décoré de l'azur le plus éclatant; sur ce nuage paroît un Ange tenant une branche d'olive d'une main, de l'autre & suspendue sur la tête de Henri, une couronne de lauriers ou de brillans, de laquelle sort une guirlande, formant legende, où l'on voit comme gravé en lettres de feu le uers suivant:

« Bourbon de ses Sujets le vainqueur & le pere ».

Les Musiciens toujours dans les coulisses de l'arriere-scene, sans paroître, exécutent dans le lointain *l'air de la Belle Gabrielle; on ne laisse qu'un instant la perspective du couronnement, & comme on baisse la toile, se fait entendre une salve de canons.*

FIN.





